des principes. Enfin, l'auteur est sceptique quand il dit que « M. Saint-Marc Girardin est de ces esprits d'élite qui comprennent qu'on ne pouvait enfermer partout et toujours l'esprit humain dans d'immuables et invariables formules. » Je ne discuterai pas ce point, mais je voudrais voir un seul principe nouveau qui ne fût pas connu des anciens ; je voudrais qu'ouvrant le Dante, le Tasse, Milton, Shakspeare, Klopstok, Schiller et Gœthe, on indiquât des beautés qui, en réalité, fussent en dehors des règles classiques, telles qu'Aristote, Horace et Quintilien les ont tracées.

M. de Chateaubriand savait mieux plaire et toucher par ses écrits, que disserter sur le beau. Au lieu de s'arrêter à certains aphorismes romantiques fort peu concluants qu'on lui attribue, il serait plus à propos de prendre pour règle et pour appui cette pensée, citée aussi par l'auteur (1). « L'art ne consiste pas à trouver une de ces situations navrantes qui déchirent le cœur.... Les larmes que font verser les chefs-d'œuvre ont quelque chose de plus élevé et de plus doux ; le sentiment du beau, qui est une jouissance délicieuse pour l'âme, se mêle alors au sentiment de compassion qu'excite le spectacle des infortunes humaines ; et l'admiration partage le triomphe de la pitié. Ce sont là des larmes vraiment littéraires qu'il est doux de verser, beau de faire couler. »

Expliquant une époque qui, malgré l'activité de la presse, a été peu féconde en grands ouvrages, il est regrettable que M. Nettement n'ait pas donné plus de développement aux œuvres d'Ozanam. Sans parler de sa réfutation du saint-simonisme, ni de ses articles du Correspondant, ses brillantes leçons à la Sorbonne, ont commencé en 1840 ; il a publié, en 1845, son bel ouvrage sur *le Dante* ; en 1847, ses *Germaines*, que l'Institut a couronnés. Il est vrai que *la Civilisa-*

(1) 1 vol., p. 141.